

The background of the book cover is a soft, painterly illustration. It depicts a woman with long, dark hair in profile, looking out over a vast, hazy landscape. The landscape features rolling hills or mountains in the distance, with a body of water in the foreground. The sky is filled with soft, wispy clouds in shades of blue, green, and yellow, suggesting a dawn or dusk setting. The overall mood is contemplative and serene.

Khiari Pages

Ce que la vie
ne t'a jamais dit

Myriam Khiari

Myriam Khiari

Ce que la vie ne t'a jamais dit

© Myriam Khiari, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9371-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVANT-PROPOS

Cette histoire ne commence pas vraiment, et ne se termine pas tout à fait. Elle se déploie dans cette zone où la vie vacille, où le destin retient son souffle, cet instant fragile où tout peut basculer sans prévenir. Un battement de cœur de plus, et l'on croit vivre encore ; un battement de moins, et tout s'effondre.

Nous aimons croire que l'existence suit un fil continu, une trajectoire maîtrisée, mais ce n'est qu'une illusion rassurante. La vérité, c'est que chacun avance parmi des détours, des secousses, des chutes et des renaissances. Nous marchons sur une ligne instable, qui se brise parfois sous nos pas, et ce sont souvent nos propres errances qui finissent par en dessiner la forme.

Dans de nombreux endroits du monde – et dans bien des familles – on apprend très tôt à plier, à confondre patience et résignation, prudence et renoncement. On y survit parfois plus qu'on ne vit. On y hérite des peurs comme on hérite des traditions : en silence, sans cérémonie, mais avec un poids qui nous accompagne longtemps.

Puis la vie, imprévisible et indomptée, se charge de rappeler qu'elle n'a jamais signé de contrat avec personne. Elle reprend, elle bouscule, elle renverse. Une perte soudaine, un amour qui se brise, une maladie qui met à genoux, un événement qui fissure toutes les certitudes : chacun, un jour, connaît une rupture qui oblige à revoir la manière d'habiter le monde.

Ces cassures nous forcent à interroger ce que nous croyions immuable. Elles nous apprennent, parfois brutalement, qu'endurer n'est pas vivre, que s'oublier n'est pas aimer, et que la paix intérieure n'est pas un trophée que l'on conquiert par la force du poignet, mais une lucidité qui se construit avec le temps.

Beaucoup cherchent alors des réponses : dans les livres, les thérapies, les dialogues intérieurs, les traditions spirituelles, les rencontres, les souvenirs, les silences. D'autres s'interrogent sur le sens de leur trajectoire, sur ce qu'ils auraient pu être ou devenir. Et parfois, au détour d'une quête personnelle, une idée nouvelle s'immisce : et s'il existait un seuil entre la vie et ce qui lui succède, un espace où les vérités les plus profondes deviennent visibles ?

Les récits d'expériences de mort imminente¹ appartiennent à cet espace-là.

Non pas comme des dogmes ou des certitudes, mais comme des éclats : bruts, lucides, dénués de mise en scène. Ceux qui les traversent parlent de lumière, de paix inexplicable, de retrouvailles improbables, de vérités intérieures si limpides que tout le reste devient secondaire. Ils parlent de regrets, d'amour, de résolution, de mission parfois – ou simplement de cette évidence : *il existe quelque chose après la chute, quelque chose qui dépasse la fin.*

Ces récits, associés aux questionnements que beaucoup portent depuis l'enfance, ont inspiré ce livre. Ils ont nourri une réflexion sur la manière dont l'humain traverse les épreuves, se construit, se délite, renaît. Ils ont offert une langue possible pour explorer l'indicible, pour raconter ce qu'on ne sait pas toujours formuler, même à soi-même.

Ce livre est donc né d'un entrelacs singulier :

- des histoires authentiques recueillies auprès de ceux qui ont touché les frontières de l'invisible ;
- des années d'observations, de recherches, de travail intérieur ;
- des fragments d'émotions, de peurs, de guérisons, de révélations ;
- et cette intuition : tout être humain traverse un jour un seuil qui le transforme.

L'espoir le plus sincère est que ces pages puissent devenir une lanterne pour quiconque en a besoin.

Qu'elles apportent un peu de clarté aux cœurs fatigués, un regain d'espérance aux âmes hésitantes, un souffle à ceux qui se sentent perdus.

Qu'elles rappellent surtout ceci :

rien n'est jamais complètement perdu – pas même ce que l'on croit disparu pour toujours.

¹ **Les expériences de mort imminente (ou EMI)** désignent les témoignages recueillis auprès de personnes ayant frôlé la mort ou ayant été déclarées cliniquement mortes pendant un court laps de temps avant d'être réanimées. Ces récits présentent souvent des points communs : sensation de sortie du corps, perception d'une lumière intense, sentiment de paix, revue de vie, ou rencontres avec des proches décédés. Bien que leur interprétation varie entre explication scientifique, hypothèse spirituelle ou phénomène psychologique, les EMI constituent aujourd'hui un champ d'étude reconnu en médecine, en neurosciences et en philosophie de la conscience.

Car il suffit parfois d'un seul récit, d'un seul symbole, d'une seule lumière pour changer une existence entière.

Et même au cœur du naufrage, il existe toujours un passage vers l'aube.

PROLOGUE

« CHAQUE FIN EST UN COMMENCEMENT, ET C'EST EN MOURANT QUE L'ON
RENAÎT. »

– HERMANN HESSE

Aliya avait quarante ans, mais son apparence laissait supposer qu'elle en avait vingt de plus. Son corps avait vieilli prématurément, marqué par des années de lutte silencieuse. Ses cheveux, autrefois longs, avaient été raccourcis, arborant une teinte châtain clair qui conservait encore des reflets dorés, malgré l'agressivité des traitements médicaux qu'elle avait subis. Ses yeux en amande, d'un bleu profond, ne voyaient plus depuis longtemps, mais semblaient encore écouter le monde. Elle avait le nez fin et un peu aristocratique de son père, et le sourire discret de sa tante, celui qu'elle avait toujours considéré comme une pudeur plutôt qu'une joie. Ses lèvres fines se tendaient plus qu'elles ne s'ouvraient. Dans les marchés locaux, on l'avait souvent prise pour une touriste. On lui parlait en français, parfois même en anglais, à la place du dialecte tunisien. Elle en riait autrefois.

Nous étions au mois de mai ; les jacarandas commençaient à fleurir, élevant dans les rues de délicates nuées violettes. La chaleur s'installait progressivement, annonçant un été lourd et étouffant. Les journées s'étiraient lentement, presque dans une langueur complaisante.

Aliya se trouvait allongée sur un lit d'hôpital, au sein d'une clinique médicale privée, réputée pour la compétence de son personnel ; ce détail revêtait une importance particulière, presque sacrée, pour ses proches qui souhaitaient lui offrir toutes les chances possibles de s'en sortir.

La mer n'était pas loin ; on en devinait l'odeur salée dans l'air. Par moments, des éclats de rire résonnaient dans le couloir, accompagnés des pas pressés des infirmières, témoignant d'une vie qui se poursuivait au loin, comme si le monde continuait ailleurs, sans elle.

Le diagnostic du cancer était tombé deux ans plus tôt. À l'époque, les médecins avaient estimé qu'il lui restait trois semaines à vivre. Trois semaines, rien de plus. Et pourtant, elle était encore là. Elle avait tenu. D'abord par instinct, puis par habitude, puis peut-être par une forme d'entêtement tranquille. Elle avait traversé ces deux années comme on traverse une route en plein soleil : lentement, prudemment, sans jamais vraiment comprendre comment ses pieds continuaient d'avancer. Elle avait souvent pensé que l'univers lui avait offert un sursis – pas pour guérir, mais pour regarder sa vie en face.

Quant à la maladie rétinienne, elle l'avait portée bien avant cela, depuis la naissance. Une hérédité silencieuse qui avait progressé avec patience, d'abord comme un simple flou, puis comme une tache sombre dévorant lentement la vision du centre, jusqu'à l'effacement total. À

vingt-trois ans, elle distinguait encore – bien que difficilement – les traits des visages, les couleurs des tissus, les reflets du soleil. À trente ans, ce n'étaient plus que des ombres arrangées en silhouettes. Elle avait dû apprendre à se déplacer autrement, à tendre la main vers les surfaces, à écouter les pièces avant d'y entrer, à reconnaître les voix comme d'autres reconnaissent les regards. Elle s'y était adaptée, parce qu'on finit toujours par s'adapter. Mais la cécité n'avait jamais cessé de peser : le deuil de sa propre image, de son autonomie, de sa spontanéité, et de la facilité d'exister.

Le cancer est arrivé bien plus tard, sans lien apparent, sans logique plus grande – comme un deuxième coup porté là où il n'y avait déjà plus beaucoup de résistance. Elle n'avait pas combattu avec héroïsme. Elle n'en avait plus la force. Elle avait seulement fait ce qu'on lui demandait : les rendez-vous, les traitements, les salles d'attente, la lente réduction de sa vie à des gestes mesurés. Elle n'espérait pas guérir. Elle espérait seulement ne plus souffrir.

Elle n'était pas mariée. Elle n'avait pas eu d'enfants. Non pas qu'elle n'en ait pas voulu, mais la vie s'était chargée de la dévier toujours un peu, au moment où il aurait fallu construire.

Tout ceci l'amenait en ce lieu : dans cette chambre d'hôpital, cette lumière pâle de fin d'après-midi, dans ce corps qui s'effilochait doucement autour d'elle.

Neila, sa mère, lui tenait la main – une main chaude, vive, qui tremblait légèrement malgré ses efforts. C'était une femme qui avait traversé la vie avec dignité, discrétion et une foi solide, faite de certitudes plus que de doutes. Son mari, plus âgé qu'elle, attendait dans le couloir : un homme pudique, réservé, pour qui l'amour s'était toujours exprimé dans les silences, les courses faites sans rien dire, les couvertures replacées doucement pendant la nuit.

Neila, elle, ne savait plus comment respirer. Jamais aurait-elle pensé être préparée, un jour, à ce que sa fille parte avant elle, avant son heure. Aucun parent ne l'est jamais. On aurait pu croire qu'elle priait – ses lèvres remuaient à peine. Mais en vérité, elle répétait intérieurement la même supplication, encore et encore : « *Ya Rab*²... pas encore. Pas maintenant. »

Au-delà d'une insurmontable peine, elle ressentait une culpabilité sourde, injuste, incohérente – mais réelle. Les mères se sentent toujours responsables de ce qui brise leurs enfants, même lorsqu'elles n'y sont pour rien. Elle se souvenait des nuits où Aliya pleurait à cause des paysages qu'elle n'arrivait plus à distinguer, des marches dans la rue où elle trébuchait, des consultations médicales où l'on prononçait des mots trop lourds. Elle se souvenait l'avoir prise dans ses bras, lui dire : « Parfois, tu penses détester une chose alors

² « **Ya Rab** » est une expression arabe signifiant littéralement « *Ô Seigneur* » ou « *Mon Dieu* ». Elle est utilisée dans tout le monde arabe pour exprimer une prière, une supplique, un espoir profond ou une demande de protection. Selon le contexte, elle peut traduire l'angoisse, la gratitude ou l'abandon confiant à la volonté divine.